

Mémoires vives d'eaux courantes



Conte merveilleux contemporain

d'après collecte de mémoire auprès des habitants de Lompnaz (Ain)

Atelier du Réverbère 2026



Ici
c'est
Lonas

PREMIÈRE PARTIE
Fin des années cinquante

Au mois de mars
Étonnante rencontre

A cette époque, nous possédions un bassin, alimenté par une source. Son eau était toujours bien fraîche et vive. Alors nous y élevions des truites. Ce dimanche là, je sortais d'un copieux repas chez des voisins. Plutôt bien arrosé le repas !

Pour prendre l'air, il me prit d'aller nourrir nos saumonées. En ce début de mois de mars, des îlots de neige parsemaient les prés. Je descendais donc vers le bassin, muni de mon pot de granulés. Quand soudain mon pied glissa.

Je me retrouvais à plat ventre dans l'eau glacée, totalement immergé. Je dus perdre connaissance un instant car il me sembla entendre rigoler les poissons.

Je m'extirpais d'un coup de l'eau pétrifiante et courut jusqu'à la maison. Alors que déjà mon élan me portait aux premières enjambées, j'entendis clairement une voix railleuse : « Quel balourd ! », tandis qu'une autre répondait : « Les humains sont bêtes. ».

Je me précipitais à la maison. Heureusement, Louise, ma jeune épouse était rentrée.

Quand elle me vit surgir, tout ruisselant d'eau, tout imprégné de froidure, elle m'a aidé à me déshabiller en toute hâte, m'a essuyé vigoureusement d'une serviette, enroulé dans un drap sec et enveloppé d'une couverture. Elle a ajouté une bûche au poêle qui s'est mis à ronfler de flammes. Son homme se réchauffait enfin.

- Robert, que t'est-il arrivé ?

Je ne pus répondre tant claquaient mes dents. Louise me tendit un verre de genièvre que j'avalais d'une traite. La gorge enfin dénouée, je lui dis mon aventure. Sans toutefois préciser que j'avais entendu des voix !

* * *

Durant la nuit, je fis un songe singulier. Les truites tournaient autour de moi et discutaient entre elles.

- Serait-il l'un des nôtres ?

- Cela ne se peut. Un bipède à peau lisse !

- Un terrien qui ne sait même pas nager !

- Un vorace qui se nourrit de notre chair !

- Un prédateur à épuisette !
- Qui nous passe au feu pour nous dévorer !
- Mes écailles se dressent de dégoût...

Soudain apparut une créature dont l'autorité fit taire les bavardages.

Un homme, ou une femme, siégeait sur un fauteuil majestueux ouvragé de galets, décoré de bois flotté et d'algues. Son visage était blanc comme le lait, ses yeux luisaient, passant du bleu le plus intense au vert profond, presque noir. Ces cheveux d'ébène recouvraient sa nudité d'albâtre. Je remarquais ses mains aux doigts palmés, ces deux pieds démesurés et plats. La créature se leva sans un mot et, disparaissant dans la pénombre, découvrit une nageoire dorsale translucide.

Je m'éveillais en nage. Le drap était aussi trempé que lorsqu'on le sort de la lessiveuse. J'étais lessivé, essoré. Je restais un moment étendu et balayait aussitôt cette horrible vision.

* * *

En ce temps là, le village avait ses commerces et artisans. Nous vivions encore dans une forme d'autarcie. Le dimanche était jour de messe et de retrouvailles. Après la messe, il était de coutume que les hommes aillent boire un coup, tandis que les femmes finissaient de préparer le repas dominical. Quant aux enfants, ils jouaient à des jeux qui ne devaient pas salir leurs vêtements, ou bien aidaient les mères.

Le café s'emplissait de discussions mêlées, dans un brouillard de fumée. Une odeur de tabac et de vin, la chaleur rieuse des hommes, les paroles graves ou légères s'échangeaient.

Le dimanche suivant celui de mon baptême involontaire dans le bassin aux truites, la conversation a tourné autour du curé. Généralement on causait d'autre chose, mais là, on était parti sur la personne de notre curé...

- Il est pas mal, le nouveau.
- Un moderne...
- Même qu'il a demandé un cabinet de toilette dans son logis...
- Un homme de dieu propre, c'est nouveau ça ! Il est en odeur de sainteté le cureton !
- Arrête de te moquer, on sait que tu les aime pas.
- N'empêche qu'il occupe les gamins à faire du théâtre.
- Les nôtres et ceux d'à côté. Il a plein d'idées. Ça change un peu. L'ambiance est bonne.
- Mon fils m'a dit qu'ils feront une représentation.
- J'espère qu'ils ne joueront pas n'importe quoi. Faut que ça reste honnête. En plus les garçons et les filles répètent ensemble.

C'est la patronne du café qui vient de s'exprimer. Elle a deux filles. Et leur grand-mère est assez pointilleuse sur la bonne éducation, les interdits : « Attention à ci, faut pas aller là. Il y a des mauvaises fréquentations... ». La tenancière a hérité de sa mère cette habitude là. Entourée de bonshommes à longueur de journée, elle connaît bien la nature humaine.

- T'inquiète la Maryse, le jeune prêtre a ses lettres. Il m'a montré son adaptation d'une pièce. « Ondine » de Jean... Giraudoux. Il l'a sérieusement raccourcie et en a fait une sorte de conte. « C'est parce qu'il y a beaucoup de cours d'eau, de sources et de fontaines par ici », qu'il a dit.

Soudains les vapeurs s'emplirent d'un pesant silence. Un étranger venait de pénétrer dans le café. Il traversa la salle, commanda un verre de lait et le dégusta au comptoir. Il portait un énorme bonnet qu'il n'ôta pas. Son ciré vert entrouvert recouvrait un épais chandail bleu foncé. Il ne déganta pas ses longues mains. Ses cuissardes de pêche luisaient de gouttes d'eau. Il avait des pieds assez démesurés, au regard de sa taille frêle, de sa silhouette presque féminine.

Je reconnus aussitôt la créature dont j'avais rêvé. D'autant que l'intrus vint s'asseoir à ma table, ce qui en chassa mes compagnons. Ce fut dans un brouhaha de suppositions, de supputations, de questions et de spécieuses réflexions que je fis sa connaissance.

*Qu'est-c' qu'il fait, qu'est-c' qu'il a,
Qui c'est celui-là ?
Complètement toqué, ce mec-là,
Complètement gaga
Il a un' drôl' de tête ce type-là
Qu'est-c' qu'il fait, qu'est-c' qu'il a ?
Qui c'est celui-là ?
Il est drôlément bizarre ce gars
ça s'pa'sera pas comme ça.
Qu'est-c' qu'il fait, qu'est-ce qu'il a,
Qui c'est celui-là ?
Mais qui c'est ce type là ?*

(D'après Pierre Vassiliu, 1973)

[Cliquez sur ce lien pour la version originale de la chanson](#)

* * *

Quel étrange ami je me fis. Il était très loin d'être un étranger ! Il vivait ici depuis la nuit des temps.

S'il portait un bonnet, c'était pour masquer de longs cheveux noirs, et deux oreilles qui n'en étaient pas. Elles étaient des ouïes qui s'ouvraient sur des branchies. De fait, il ne respirait avec le nez que lorsqu'il était à ciel ouvert. Ses gants couvraient de longs doigts munis de membranes. Ses bottes abritaient deux palmes en guise de pieds. Lorsqu'il sortait parmi les terriens, il revêtait ciré et cuissardes pour garder l'humidité dont il avait toujours besoin. Il se faisait ainsi passer pour un pêcheur de passage.

La première fois que je le vis dans sa véritable apparence, je crus avoir à faire à une créature infernale, un serpent aquatique séduisant et enchanteur, une sirène qui m'emporterait au fond d'un lac pour me garder prisonnier à jamais.

J'étais un être rationnel et ne croyais plus aux figures qui ornaient les anciennes églises et les livres fantastiques ! Et pourtant. L'ami se tenait auprès de moi, paisible, rassurant,.. aimant, irais-je jusqu'à dire. Oui, aimant.

Je fus profondément charmé par cet être sage et délicat qui émergeait du bassin aux truites quand je m'y rendais seul.

Les poissons, - les truites polissonnes -, ne manquaient jamais d'accompagner son surgissement par des cancons railleurs : « Robert l'ignorant, Robert vieil enfant, Robert la flaque, Robert le laid tête à claque. »

Il est vrai qu'à l'époque je ne savais encore rien de ce que mon étrange compagnon allait me révéler.

La créature était ondin... Ou ondine, ou « ondindine », parent d'une tribu nombreuse. Chaque source, ruisseau, étang, fontaine, lac, cascade, en surface ou souterrain était leur domaine.

Ils étaient cette eau qui irrigue, désaltère, donne la vie. Leur apparence terrestre se diluait dans l'onde pour être l'onde elle-même.

Quant à la voix de l'eau, je l'entendais à présent, comme un chant déchiffrable.

	<i>Elle est onde</i>	<i>Une horlogerie</i>	
<i>L'eau ne dit mots</i>	<i>et passage</i>	<i>compte en silence</i>	<i>Battement de marche</i>
<i>elle chante</i>	<i>Le message se propage</i>	<i>Combien de fois</i>	<i>L'instant se répète</i>
<i>en clapotis</i>	<i>du caillou à la source</i>	<i>eau revient</i>	<i>sans jamais être tout à fait le même</i>
<i>frissons froissés</i>	<i>de la source au ruisseau.</i>	<i>à elle</i>	
<i>tintantes gouttes</i>		<i>pareille au même</i>	<i>Depuis ce jour</i>
<i>fracas sauvage</i>	<i>Onde se plisse,</i>	<i>Fréquence</i>	<i>quand j'écoute la source</i>
<i>tonnerre de chute</i>	<i>se déplie,</i>		<i>j'entends une phrase qui avance</i>
<i>vitesse vélocé</i>	<i>se répand,</i>	<i>Onde chemin</i>	
	<i>se répond.</i>	<i>Fréquence</i>	

* * *

Printemps, été, automne

Malade d'insouciance

- C'est ici le conseil municipal ?
- Y'a un de ces monde !
- C'est important aujourd'hui.
- Ah bon, pourquoi ?
- C'est à propos de la gestion de l'eau.
- On peut s'asseoir là ?

Un groupe de villageoises s'installe au premier rang pour assister à la séance et écouter le maire rendre compte des décisions.

« Voici délibérations du Conseil, et arrêtés en conséquence

Délibération du 10 mai 1852 :

Construction d'un toit sur la fontaine communale qui est la seule ressource de tous les habitants, soit pour l'abreuvement des bestiaux, soit pour laver toutes les lessives de la commune. C'est cette fontaine qui a sauvé le village de l'incendie en novembre 1850. »

- Les enfants du village avaient tous été cantonnés au château pour que les parents puissent faire la chaîne à partir du lavoir. C'est un vieux qui m'a raconté ça
- Ça devait-être quelque chose cet incendie
- Quelle horreur !

« Silence dans la salle, silence !

Délibération du 11 mai 1885 :

Clôturer les cimetières : les bestiaux y peuvent entrer à leur aise. »

- Y déraile le maire. On devait parler d'eau, pas de cimetière
- Chut, y'a peut-être un rapport

« Délibération du 14 octobre 1888 :

Construction d'une passerelle provisoire à Arandin. Le pont a été détruit par l'inondation du 2-3 octobre écoulé.

17 janvier 1899

Achat de deux sources afin d'augmenter la quantité d'eau distribuée dans la commune. »

- Les sources, maintenant, elles sont captées.
- Et puis on n'a l'eau au robinet.

« Délibération du 27 juillet 1901 :

Il est interdit de jeter les animaux morts dans les mares, rivières, gouffres ou de les enterrer au voisinage des habitations, des puits ou des abreuvoirs ? »

- Ben heureusement, dis.
- Ben oui, c'est mieux.

« Arrêtez vos bavardages, s'il vous plaît !

Arrêté... du 20 janvier 1905 :

Les puits seront fermés à leur orifice ou garantis par une ouverture surélevée. Les puits seront protégés contre toutes infiltrations superficielles. Ils seront placés à une distance convenable des fosses à fumier et à purin, des mares et fossés d'aisance. L'eau sera puisée à l'aide d'une pompe ou avec un seau qui restera constamment à la chaîne. Ils seront nettoyés ou comblés si l'autorité le juge nécessaire. »

- Magnifique, magnifique. Tout est hygiénique. Recul des maladies, très bonnes pratiques.
- Ça a toujours été important pour nous, l'eau potable, parce qu'on en a toujours manqué. L'hiver, et aussi l'été, souvent.
- C'est toujours un peu un souci. C'est très contrôlé. Il faut demander l'autorisation pour ouvrir une source. C'est-à-dire qu'en fait, on puise dans le puits et puis quand il n'y a plus assez d'eau, on la prend d'une autre source qui est à côté. Mais elle a des turpitudes paraît-il. C'est-à-dire quand il pleut beaucoup, et bien ça bouillonne un peu.
- L'eau est un peu trouble des fois.
- Oui mais elle est contrôlée tous les 15 jours. Très surveillée, elle n'a pas de problème.
- Un temps, on devait contrôler tous les jours. Tous les jours contrôle de l'eau ! Au téléphone. Questions, détails à fournir. Un jour le maire a dit au bonhomme : « Écoutez, je vais quand même pas acheter du dentifrice pour mes vaches ! ». Il a pas dit vraiment ça, mais il le pensait très fort ! Il lui aurait fallu acheter de l'eau propre pour ses vaches !
- L'Agence régionale de Santé, là, pour un peu, ils aimeraient, pour être tranquilles, qu'on ferme carrément les sources, puis qu'on fasse venir de l'eau d'ailleurs.
- Pour les humains, c'est bien tout ces contrôles mais pour les bêtes, c'est énorme la quantité.
- Jusqu'à 80 litres par jour les vaches à viande.
- 80 litres !?
- Mais nous c'est jusqu'à 150 litre par jour.
- On boit 150 litre d'eau par jour ?
- On boit que 2 litre et demi...
- Alors le reste, on en fait quoi ?

- C'est un puits sans fond.
- Moi j'ai peur de l'eau.
- Moi j'ai peur des puits.

* * *

« Robert, il y a de quoi avoir peur des puits ! »

C'est que me dit un jour celui que je nommais désormais familièrement : Ondindine.

- Mon ami, cette descente obscure vers les profondeurs de la terre qui mène à l'eau. Celle-ci est comme une chambre reliée à tout un réseau. Qui tombe dans le puits risque la mort, l'oubli des oubliettes, un passage risqué dans d'autres mondes.

Une gamine qu'on appelait Mi-Sœur, car elle n'était que mi sœur de sa sœur, avait été prise en grippe par la maîtresse de maison. Celle-ci n'avait d'yeux que pour sa vraie fille à laquelle elle procurait tendresses, cadeaux, éducation. Cette épouse d'un paysan assez aisé était aussi très avare. Il faut dire qu'elle venait d'une obscure bourgeoisie désargentée et que ce mariage avec un veuf un peu à l'aise avait été forcé pour la caser. Elle veillait à la bourse de sa maisonnée, arguant que de prendre une servante de ferme serait bien trop onéreux pour les finances. Le mari n'y regarda pas de près, tout occupé qu'il était aux champs et aux vaches. Il ne vit pas que, peu à peu, la fille de sa première épouse prit fonction de bonne à tout faire.

Un soir d'automne, Mi-Sœur eût ordre d'aller filer le lin à l'extérieur, sous prétexte que ses gestes répétés nuisaient à sa sœur pendant ses devoirs. La gamine se couvrit d'un châle et d'un bonnet et sortit dans la cour. Un seul endroit était encore baigné de soleil, la margelle du puits. Alors, munie de son fuseau et de sa quenouille, elle se mit paisiblement à l'ouvrage. Les oiseaux chantaient l'hymne du couchant.

Soudain, elle entendit un rire. Mi-Sœur regarda alentours. Personne. Ce devait être un oiseau. Mais le rire repris, cristallin, joyeux, rebondissait en écho jusqu'à l'enfant. Mi-Sœur se pencha au dessus du puits. La voix venait d'en bas. La gamine se plia encore pour voir ce qui se passait au fond, et ce faisant son fuseau roula. Précipitée pour le rattraper, elle bascula et tomba dans ce précipice qui semblait n'avoir pas de fin. La chute la fit s'évanouir.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle se trouvait aux abords d'un petit lac. Une femme chantait une exquise mélodie, d'une voix pure, plus belle encore que celle du rossignol. La belle dame était nue, ces longs cheveux noirs l'habillaient toute entière.

- Ondindine, était-ce toi, là-bas au fond du puits ?
- C'est toi qui le dis, laisse moi continuer le récit !

La belle dame demanda à Mi-Sœur si elle avait emporté avec elle un peigne. L'enfant fouilla dans la poche de son tablier, au cas où elle l'aurait pris avec elle. Elle en sortit un

peigne taillé dans une corne parfaitement blanche. Il n'était pas sien. Jamais elle n'en avait tenu d'aussi beau.

Elle sut le geste qu'il fallait accomplir. Coiffer la chevelure ondulante de la chanteuse. Ce qu'elle fit avec soin et patience, tandis que la voix se faisait enchanteresse, enivrante.

Quand le peigne fut usé, jusqu'à être dépouillé de toutes ses dents, la voix cessa de sonner. « Suis-moi », dit la créature

Elles entrèrent alors dans un étrange édifice dont le toit était effondré. Le ciel bleu était mouvant, dépourvu de nuages, à la fois clair et opaque. Un ancien temple ? Un château en ruine ? « Vois ces neufs piliers alignés. Devant chacun d'eux, tu peux faire un vœu. »

- J'ai entendu parler de piliers aujourd'hui disparus. Ils soutenaient un bief, construit pour créer une déclivité plus importante que la pente naturelle du ruisseau !

- Grand bien t'en fasse l'ami.

Les vœux ne furent prononcés que dans le cœur de Mi-Sœur, et la dame ne put les entendre. L'enfant dit seulement : « Voilà c'est fait ! Merci Madame ! »

Elle fut sitôt de retour dans la cour de sa ferme. La lune brillait au ciel.

Dès qu'elle eut l'âge de dire non, ce qui arriva assez vite, Mi-Sœur quitta le village.

Mi-soeur ne revint que dix ans plus tard. On la reconnut. Elle était femme, célibataire., lettrée, cultivée, bien habillée, assez riche pour s'acheter une maison secondaire et surtout : elle faisait profession scientifique.

C'est Mi-Sœur qui dressa la première carte hydrologique de la région.

* * *

Je me doutais bien qu'Ondindine était facétieux. Je ne croyais nullement à ses fables là. Ce dont il témoignait était pourtant tellement exact.

Nous arpentions les ruisseaux, franchissions les torrents. Il me faisait passer sous la cascade. Jamais, même adolescent, je ne m'étais risqué aussi loin dans les secrets des eaux de mon pays. Il m'apprit à nager, à me laisser porter par le courant en évitant les rochers.

Mon épouse s'inquiétait

Elle voyais trop souvent son Robert « Partir à la pêche », avec tout son attirail. Il partait même en dehors des périodes autorisées. Et en plus il ne prenais aucun poisson !

J'étais jeune, certes, nous n'avions pas encore d'enfant, certes, mais je négligeais ma famille, mes amis. Ondindine m'ouvrait un monde tellement fascinant.

« Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse ! »

Louise est en larmes, elle crie entre deux sanglots.

« Déjà que t'es postier et que j'te vois pas de la journée, que je tiens la maison toute seule, et que je te demande peu. J'ai dû rentrer le bois seule, tu ne m'accompagnes plus au potager, tu ne me dis rien sur tes escapades, tu reviens crotté jusqu'au menton, tes copains me demandent de tes nouvelles. Tu es fatigué, taiseux. C'est pas tes tournées à vélo qui t'épuisent comme ça.

Depuis quand ne m'as-tu pas touchée, depuis quand, le sais-tu ?!

Je préfère retourner à la ferme des parents et te laisser à ta vie de vieux garçon inconscient. C'est quoi ? L'administration t'as mis en tête qu'au village on était des bouseux et qu'il valait mieux aller faire le touriste, avoir du " temps libre " ?

Quoi ? Mais parles ! Tu te tiens devant, là, comme un crétin. »

Les yeux de ma Louise étaient deux sources de larmes. Son nez coulait. Son front perlait de rage. Alors, je la pris dans mes bras. Je ne pouvais lui dire que ces mots fades : je suis désolé ma chérie, désolé. En boucle, comme une litanie, ou bien... une berceuse.

Je me tins tranquille quelques semaines, n'allant nourrir les truites que de manière furtive et indifférente, m'enfuyant de suite de crainte de voir apparaître l'ondin.

J'honorais mon épouse avec tendresse, ferveur, en grande sincérité amoureuse. Je vis réapparaître son sourire

Puis vint l'hiver. Je tombai soudainement malade, abattu de fièvre, d'un mal que le docteur ne put identifier. J'avais soif, tout le temps. Je buvais de l'eau sans m'alimenter de nourriture solide. Louise prenait soin de moi.

Oh Louise, ma très chère Louise !

Je fus alors pris de délire.

*Dans vos viviers, dans vos étangs,
Carpes, que vous vivez longtemps!
Est-ce que la mort vous oublie,
Poissons de la mélancolie.*

(Francis Poulenc)

[Cliquez sur ce lien pour écouter le chant](#)

* * *

Un jour, nos voisins d'Ordonnaz accueillirent l'enregistrement un tout nouveau jeu radiophonique.

Animateur

Bienvenu au jeu « 100 000 francs par jour » sur Radio Inter. Pour cette avant première, nous sommes accueillis dans la salle des fêtes du village d'Ordonnaz.

Nos deux candidats vont devoir répondre à des questions sur le thème des ruisseaux des communes de Lompenaze.... Pardon, Lonas, et d'Ordonnaze. Pardon Ordonna(z).

Applaudissez-les bien forts !

Première question :

Mon toponyme est très ancien. D'origine celtique, je signifie : sillon d'eau.

Les deux candidats

?

Animateur

Je porte quasi le nom d'un village pas loin.

Candidat

Arandas ?

Animateur

Presque.

Candidate

Aradin !

Animateur

Bonne réponse, Madame.

Question numéro 2 :

J'évoque les cabinets.

Les deux candidats

?

Animateur

Les Water...

Les deux candidats

?

Animateur

Les pissotières ?

Les deux candidats

- Le Pissot !

Animateur

- Ça coule de source.

Question numéro 3 :

Pour rester dans le sujet. Cuvette parfois bourbeuse ?

Candidat

?

Candidate

La Gouille !

Animateur

Ne vous disputez pas dans le public. Il y avait un piège dans ces trois dernières questions. Il s'agirait du même cours d'eau, affluent de la Pernaz. Vous confirmez dans le public ?

Quatrième question :

En langue Gauloise, mon nom signifie « Passage, pont » autrement dit le lieu où l'on traverse

Les deux candidats

?

Animateur

- Vous séchez ? Voici un indice.

*« Au marché de Briv'-la-Gaillarde,
A propos de bottes d'oignons,
Quelques douzaines de gaillardes
Se crépaient un jour le chignon. »*

(Extrait de Hécatombe, Georges Brassens, 1952)

[Cliquez sur ce lien pour écouter la chanson en entier](#)

Candidate

La Brivaz ?

Candidat

La Brive ?

Animateur

La Brive ! Bravo ! La Brive ou la Brivaz ? Au public de décider.

Question 5 :

Bon gré mal gré, je me diffuse en de nombreux liserés.

Candidate

Les Grés !

Animateur

Oui, Les Grés, si cela vous agrée...

Question suivante :

Je suis une peste.

Candidat

?

Animateur

Une maladie...

Candidate

La Maladière !

Animateur

Du nom d'un bâtiment où furent confinés les contagieux.

Extrait de

« Je n'suis pas bien portant »

(Paroles de Géo Koger et musique de Vincent Scotto et Gaston Ouvrard, 1934)

[Cliquez sur ce lien pour écouter la chanson en entier](#)

Animateur

Merci à vous le public d'Ordonnaz et de Lonas, et de de tous les alentours. Chers auditeurs, à demain, si vous le voulez bien ! C'était radio inter pour le jeu des 100 000 francs !

Générique de fin

* * *

Roulement des tambours de Lonas

- Bon Dieu Robert, bouges toi ! C'est la Saint Vincent. Allez, debout là d'dans !

J'étais encore convalescent. Les copains étaient là, me redressaient de mon fauteuil, me jetaient mes habits dans les bras.

- Puis faut te couvrir, hein ! Père Janvier a les crocs ! Y'a de la neige jusqu'aux fenêtres !

Roulement des tambours

Film

(veuillez ne pas le diffuser sur les réseaux svp)

[Cliquez sur ce lien privé pour voir la vidéo](#)

Roulement des tambours

Cette fin de Janvier vit se produire ma résurrection.

Louise m'annonça que nous attendions un enfant. Cette fois nous pleurâmes ensemble, des fontaines de joie.

Roulements des tambours

* * *

Les prénoms

« Si c'est un garçon, on le baptisera Pierre, si c'est une fille se sera Denise. », annonça mon épouse à la cantonade.

A ce moment là, je reçus une gifle magistrale. C'était ma mère. Une de ses trempes soudaines dont elle m'avait gratifié parfois, rarement, quand j'étais gamin. Mais j'avais vingt-cinq ans, j'étais plus un gosse. En plus je n'avais pas ouvert la bouche !

C'était au au moment du café d'après le repas du dimanche, donc en présence de toute la famille. Louise avait tout juste dit les prénoms qu'on voulait pour notre enfant. Je me frottai la joue tout ébahi.

« Tu es cinglé mon fils ! »

Elle devait être hors d'elle pour s'exprimer ainsi. Je cherchais désespérément quelle bêtise je pouvais avoir fait.

« Denise ! Denise ! T'aurais pas pu trouver mieux, ah ça non. Y'a pas plus malheureux comme prénom ! Ta jugeote s'est mise en grève ? Ah, c'est bien la poste ça. Grève générale. Y'a pas plus timbré que toi. Et puis le pompon. Denise ou Pierre ! »

J'ai alors réalisé. Denise et Pierre, surtout associés, faisait remonter en mémoire une terrible histoire.

- Tu sais, la Belle Denise là, a t-elle poursuivi. Qu'habitait le château. Tu sais à l'endroit de la Vierge. On voit des ruines. Le chevalier Bayard est tombé amoureux de la Denise, et crac ! Un bébé. Et puis un jour, les deux amants sont monté sur la tour avec le bambin. Et boum, le gosse est tombé du haut de la tour. Alors la Belle Denise a quitté le pays. Le château est peu à peu tombé en ruine. Quant au chevalier sans peur et sans reproche, il est mort au cours d'une bataille.

- Ou bien, répondis-je, c'est une histoire d'amour entre un certain Pierre Bayard, chef de garnison en poste dans ce petit fortin, et pas un château, qui aurait croisé une certaine Denise dite de Beaudiviers, au temps des guerres Dauphiné-Savoie. Peut-être que le gars était sans peur et sans reproche ! Enfin, je vois pas une jeune fille habiter dans un logis militaire...

Louise me lançait des regards furieux.

« Regarde la tête que fait ta mère. Tu lui retournes les sangs. La Belle Denise a vraiment perdu son bébé, suite à cet amour fou pour un preux chevalier nommé Pierre Terrail, seigneur de Bayard »

Je protestais...

« Belle maman, a repris Louise, ton fils déraisonne, même que la vraie histoire est dans un livre : "La belle Denise et le Chevalier Bayard" . »

Alors je m'excusais : « Désolé maman, j'ai fait mon savant, on trouvera un autre nom pour le bébé. »

Je lui ai collé une bonne bise sur la joue, et Louise avec moi, sur l'autre joue.

Afin de conclure cette dispute à propos d'aventure échevelée d'amour, et romanesque à souhait – ma mère en était émue au plus haut point-, comme quand elle lisait un roman photo chez la coiffeuse ! -, mon oncle Jean se leva.

Plutôt fantaisiste et à l'aise de sa voix, il entonna une chanson de sa spécialité...

Le complexe de la Truite

Frantz Schubert « La truite » - Paroles de Francis Blanche 1965

[Cliquez sur ce lien pour écouter la chanson](#)

DEUXIÈME PARTIE

Milieu des années soixante

Notre fils aîné a 11 ans à présent. Il se nomme Anthelme. C'est à cause du grand père maternel.

Ce fut toute une histoire. Passons... Il nous reproche d'avoir un prénom de vieux.

Anthelme est un crapahuteur chevronné. Il préfère les travaux de ferme à toute autre activité, surtout celle de l'école. Il veut reprendre la ferme de mes parents. Je suis pas contre. Mes parents vieillissent et mettent leurs espoirs dans l'ardeur de leur petit fils. Louise le souhaiterais plus « éduqué ».

Notre fille, Caroline est montée sur ressorts. Plus studieuse cependant. Du haut de ses neuf ans, elle ne se calme que lorsqu'elle se plonge dans les livres. Elle aime tant les contes de fées.

Cela m'inquiète un peu. Je ne voudrais pas qu'elle connaisse les horribles hallucinations qui m'assaillirent il y a longtemps. Ma gorge s'assèche quand j'y pense et je dois boire un verre d'eau. J'ai condamné le bassin aux truites depuis.

Et puis, la petite dernière, celle qu'on a vu sortir d'une pochette surprise. Coucou, c'est moi que v'là ! Enfants Ogino, enfants originaux ! Trois ans d'enfantillages déjà.

Notre petite Muriel nous ravit. Elle chante comme un rossignol. Elle reste collée à la radio ou au tourne disque pour écouter les chansons. Faut la voir, quand c'est jour de bain dans notre baignoire toute neuve ! Elle barbote, joue. Et manque de pleurer quand nous la tirons de l'eau.

Quand on la tire de l'eau ? Le rossignol, la musique ? Mais bon sang, c'est pas vrai ! Ondindine ! Ta gueule ! Ta gueule, j'te dis !

- Pourquoi tu cries comme ça, Robert. T'as fait peur à la p'tite.
- C'est rien ma Louise. Je lisais le journal et c'est De Gaulle qui m'a énervé.
- J'ai cru que tu crachais des gros mots.
- « Ah, De Gaulle, De Gaulle », j'ai dis.
- Faut pas t'emporter comme ça. C'est que d'la politique.

J'ai pu m'en sortir cette fois là.

Ondindine se rappelait désormais à mon souvenir dès que je passais près de la fontaine, ou longeais la Brive, ou franchissait un pont sur ma moto de facteur.

Alors parfois, je le menaçais :

- Maudit poisson, si tu réapparais, je te choppe, je te fous sur le grill en meunière et je te bouffe !

* * *

C'était en Juillet. Malgré les travaux de ferme qui occupaient Anthelme pendant ses vacances, il trouvait toujours des moments pour aller vivre ses aventures avec les copains. Ils en profitaient pour jouer les durs.

Ils se planquaient pour fumer des jargouilles, clopes de lianes effilochées, roulées dans du papier à cigarette chapardé, fabriquer de petits moulin qui tournaient dans les ruisseaux, siffler avec un bon brin d'herbe tenu entre les pouces...

Les enfants devaient tous garder les vaches, mais les vaches se gardaient toutes seules.

Un jour les filles ont trouvé un caillou assez rond pour jouer au foot. Elles le poussaient avec le pied dans la descente du chemin, et retour en haut par le même moyen. C'était devenu un vrai championnat !

Elles coupaient des branches de noisetiers avec leur couteau, puis – tout comme les garçons - décoraient le bois en le gravant, ou s'essayaient à la vannerie. Les garçons faisaient aussi des arcs et des flèches avec. Mais tous exploraient ensemble les recoins mystérieux du pays.

Ah ! La Cascade de Luizet avec sa grotte ! De quoi escalader, sauter et s'éclabousser. Les grands et les grandes y venaient souvent, même si c'était pas toujours bien permis.

Et puis c'était toujours extra de se métamorphoser en sarrasins dans ce qui restait de leur antique hameau.

Même qu'un jour, les gars on réussi à transformer une corne de vache en oliphant. Ils ne sonnait pas, l'oliphant, mais c'était comme si. Alors ça rejouait Roland à Roncevaux qu'on avait appris à l'école.

Et puis il y a eu une acrobatie qui a mal tourné. Vraiment mal. A la cascade.

Anthelme entreprenait une escalade risquée sur les rochers. Caroline le regardait s'élever avec inquiétude, mais l'excitation et l'admiration de la bande qui encourageait son frère l'ont emportée elle aussi. « Va y Tété. Allez Tété » qu'on criait.

Et puis d'un coup, une roche s'est effritée. Anthelme a chuté. Puis il a voulu se rattraper à la poutre. La très vieille poutre de bois qu'on avait toujours vu là et qui dépassait d'une paroi. Il est tombé de tout son plat dessus. Anthelme s'est mis à hurler. Les grands voulaient le dégager, mais c'était trop haut. Caroline entendait son grand frère gémir de douleur.

C'est alors que les enfants ont aperçut un homme qui semblait jaillir de la cascade. Celui dont on parlait. Le pêcheur vagabond qui apparaissait de temps en temps, et repartait aussi sec.

L'homme fit un bond prodigieux pour atteindre la poutre et recueillit de garçon dans ses bras. Avec la même agilité il regagna le sol.

- Aller prévenir Robert et qu'il appelle le docteur. Je ramène le gosse.

Les gamins ont courut comme des fous.

Quand Ondindine franchit la porte portant mon fils de ses bras, je sus combien cette créature était bonne. Combien elle veillait sur nous tous. Combien aussi il m'avait manqué.

Anthelme mit du temps à guérir de ses multiples fractures. Mais il se rétablit.

« Dieu soit loué » m'écriais-je en bon mécréant.

- Tu devrais repasser à la messe, conseilla ma mère.

- Oui, Noël, Pâques, Saint Vincent, le 15 août, et une de plus pour dire merci pour le petit...

Le dimanche matin était sacré pour moi, à cause de mon engagement syndical. Au grand dam de toute ma famille... Qui insistait.

- Mais tu peux te rattraper sur la messe du soir !

* * *

« C'est impossible !, m'écriais-je. Seuls les spécialistes chevronnés pénètrent dans le gouffre ». J'étais encore une fois pris au dépourvu par mon ami. La voix d'Ondindine se fit impérieuse : « Ôte tous tes vêtements ! ». J'obéis comme un automate à son chant surnaturel.

De son côté, lui aussi se déshabilla. Il ne me semblait plus du tout monstrueux dans sa beauté animale. En revanche, lui n'avait encore jamais vu de terrien sans vêtements et fit une grimace.

Lors parut une sorte de petit dragon noir et jaune. Une salamandre. Elle aussi semblait se plier au chant de mon compagnon. Je m'agenouillai devant elle. Soudain, elle grimpa jusqu'à mon épaule, glissa sa langue serpentine dans mon oreille et susurra : « Humain, te souviens-tu de ta chute dans le bassin aux truites. Ce jour là, sans que tu ne le saches, l'on te dota d'un pouvoir. N'aie crainte, dès à présent, le secret des profondeurs t'est accessible. »

Alors j'emboîtai les pas à Ondindine et pénétrais le monde souterrain.

J'étais entièrement nu et parfaitement à mon aise.

Mon ami était agile à s'agripper malgré ses mains et pieds palmés. Sa nageoire était souple et ne se blessait pas.

Je n'avais pas froid. Mes membres répondaient à la nécessaire préhension, ma peau résistait aux aspérités. Je glissais littéralement. Quand soudain je fus saisi d'un haut le cœur. Sur des blocs éboulés, d'innombrables ossements reposaient. La caverne entière était une immense nécropole. Des squelettes de chevaux et d'innombrables restes de chiens s'amoncelaient. Je vis une roche rayée en tous sens par des pattes canines. Les malheureuses bêtes avaient dû se lancer follement à l'assaut de la paroi verticale avant de retomber épuisées. Je songeais à l'horrible agonie de ces chiens, des ces chevaux, tout en descendant un boyau étroit, trébuchant sur des crânes, des fémurs, des côtes...

Nous pénétrâmes dans une immense chambre prodigieusement haute. Une immense forêt de stalagmites neigeuses se dressait devant eux. Là, des troncs graciles

montaient vertigineusement à sept ou huit mètres de hauteur. Là, des végétaux étranges, profilaient leurs ombres gigantesques. Partout sur les murs, de somptueuses draperies plissées où la calcite cristallisée scintillait de cent mille feux. Le spectacle avait quelque chose de lunaire et de prodigieux.

Puis, nous allâmes plus profond, de salle en salle, plus fantastiques les unes que les autres. Fontaine pétrifiée, stalagmites en piliers à hauteur d'homme, dressée comme des cierges, me transportaient dans un monde peuplés de génies.

Soudain, un palais de cristal s'éleva. Son plafond paraissait peint à la manière d'un batik. L'édifice était orné de colonnettes filetées, semblables parfois à des disques de marbre empilés, blocs singulièrement modelés, stalagmites ouvragés...

Encore plus profondément enfoncé sous terre, je découvrais un chapiteau formé de fines coulées d'albâtre, avec d'harmonieuses retombées de marbre, de verre, d'émaux translucides. L'édifice couronnait un puits moiré d'argent. Quelques dizaines de mètres plus bas, une eau étrangement limpide scintillait.

Un lac.

Ondindine me poussa brutalement. Je fus projeté la tête la première en un plongeon vertigineux et fendis l'eau profonde. De retour à la surface, je me retrouvai à nager dans une onde si pure, si première, que je me mis à chanter quand mon compagnon me rejoignit. Notre chant se répandait à l'infini, amplifié, accompagné, harmonisé, vibrant, sauvage, aquatique et aérien. Je constatai seulement à cet instant que je voyais tout, depuis le début de la descente, comme si j'étais muni d'une lampe.

Nous nous enfonçâmes dans le lac et je respirais comme un plongeur équipé de bouteilles.

En revenant à la surface, je m'aperçus qu'une sortie était proche.

« Rejoins ton monde l'ami », ordonna l'ondin.

* * *

« Cela faisait trois jours que Robert avait disparu. Alors on m'avait appelé. Quand on sait plus quoi faire, ça tombe toujours sur la gendarmerie. Alors avec deux hommes, on a cherché.

C'était pas facile de le trouver par un tel cagnard. Avec toutes les failles, les falaises. On connaît le pays, Robert aussi. Alors, j'ai eu du nez.

Nous l'avons retrouvé dans un fourré, près d'une bouche de grotte. Il était tout ahuri, et entièrement nu. Comment, Robert, mon ami d'enfance, mon copain depuis l'école, avait-il pu se trouver dans un pétrin pareil ?

Il m'a dit qu'il s'était perdu, puis qu'il était tombé, tombé dans la rivière. Qu'il avait enlevé ses vêtements pour les faire sécher. Et comme la nuit tombait, il avait pu faire un feu.

“ Avec des allumettes trempées ? ” que j'ai répondu.

Il bafouillait des histoires incohérentes. Il s'enfonçait en racontant qu'une méchante bête avait du prendre ses vêtements...

“Robert. Je préfère ne pas savoir ce qui t'est arrivé. On va dire que t'as fait une mauvaise chute. Qu'on t'a trouvé, que tu pouvais plus marcher tout seul. Je vais te prêter des vêtements et tu te débrouilleras pour rentrer chez toi quand y'aura personne. Un bon bandage sur ta cheville. Une belle remontrance de la Louise. Quelques semaines de boiteries. Et on te posera plus de questions.”

Je me suis tourné vers mes deux subordonnés

“ C'est bien ça les gars. On l'a trouvé incapable de marcher ? ” Mes deux fidèles militaires ont opiné du chef.

“ Aller va. Et nous mets plus des frousses pareilles. ” »

* * *

De ce jour, je me pris de passion pour la spéléologie. Je m'équipais progressivement, et devins membre d'un club affilié.

Au début, Louise a levé les yeux au ciel. Encore une nouvelle lubie qui s'emparait de son mari ! Puis elle constata que je me faisais rapidement une bonne réputation, que j'accompagnais des groupes, guidais même des explorations souterraines. Cela devint une fierté pour elle. Alors elle ne manqua jamais de faire remarquer ma curieuse spécialité. Son homme était postier, et spéléologue !

* * *

Fin d'année scolaire. Et traditionnelle représentation théâtrale écrite et mise en scène par Monsieur le Curé. Au programme : reprise de «Ondine » d'après Jean Giraudoux que le bon abbé avait créée plus de 10 ans auparavant.

Mes filles jouent dans la pièce. Caroline en tient même le rôle principal. Anthelme est trop grand pour participer. Désormais apprenti pour la ferme, il se tient parmi le public des adultes. Quasi tout le village est présent. Louise est fière de nos enfants, et moi aussi !

Tout au fond de la salle, se tient debout l'étrange pêcheur à l'imposant bonnet et aux grands pieds. Personne n'y prend plus garde. Il est à présent connu comme étant un sauvage excentrique, de ceux qui traînent parfois dans nos campagnes. Et puis, il a bien sauvé un gamin, alors... On dit qu'il s'abrite dans les ruines Sarrasines.

Ondine, il est vrai, se sent particulièrement concerné par le sujet pièce !

Alors que celle-ci n'est pas particulièrement drôle, on l'entend parfois pouffer de rire pendant le spectacle. Rire auquel répondent des : « Chut ! Chut ! Silence. On entend pas enfants. »

Une fois la représentation terminée, les enfants se sont regroupés, tous mignons, tous contents. En guise de salut, ils ont entonné une chanson :

*L'eau là, l'eau là, l'eau là, l'eau -o- là
L'eau là, l'eau là, l'eau là est là
Lona, Lona, Lona, Lo-o-na
Lona, Lona, Lo-o-na*

*Les prés et les rues
Rivières et rus
Ont chanté cette mélodie
Des voix ce sont tues
D'autres apparues
Nous ont aux rêves invités*

*Tous les vents rient aux éclats
La neige est de diamant
Tous les cieux sont en émois
Pluie perle de printemps*

*L'eau là, l'eau là, l'eau là, l'eau -o- là
L'eau là, l'eau là, l'eau là est là
Lona, Lona, Lona, Lo-o-na
Lona, Lona, Lo-o-na*

*Après les brandons
Les oiseaux se font
Pressés de construire leur nid
Les feux de Saint Jean
Juin de gazouillis
Les moissons blondes dans nos champs*

*Viennent les feuilles moirées
L'automne est annoncé
L'hiver les fruits sont celés
St Vincent honoré*

*L'eau là, l'eau là, l'eau là, l'eau est là
Nos ondins sont tout à la fois
De Lonas Innimond Seillonnaz
Marchamp Bénonces Ordonnaz*

*L'eau là, l'eau là, l'eau là, l'eau -o- là
Merci et bien au delà*

Sur l'air de Donna Donna

Sholom Secunda (1940) – Reprise par Joan Baez

[Cliquez pour écouter la version de Joan Baez](#)